

LA
REINE ANNE

Diocèse de
Quimper & Léon
— Eodepti Quimper & Leon —

Document numérisé en 2016

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

17504

LA
REINE ANNE

— POÈME —

PAR
FRÉDÉRIC FONTENELLE

fb
821
LEG



PARIS
E. SAUVAITRE, ÉDITEUR
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
72, BOULEVARD HAUSSMANN, 72

1888
Tous droits réservés



AVANT - PROPOS

J'ai chanté la Reine Anne.

La Reine Anne était belle, lettrée, spirituelle. Elle avait un tour d'esprit qui n'était pas exempt de malice, témoin sa façon de répondre à l'évêque de Saint-Malo, lors de la construction de cette Tour fameuse qui s'appelle encore la « Quinquengrogne ». Judicieuse en tout, aimant les arts, le luxe, l'élégance, mais tenant sa Cour bien loin de la licence italienne, cette Reine aimable, cette femme de bonne humeur, ajoutait à ses vertus domestiques et royales une vertu toute bretonne, la haine de l'Anglais.

En 1488, le duc François II, son père, était mort de chagrin, voyant la Bretagne tout près de disparaître. Elle,

toute jeune, devint le chef du Duché, et, comme par enchantement, sauva tout. Ce que les héros n'avaient pu faire avec leur épée, la petite duchesse le fit avec son amour ; Reine à quinze ans, elle reçut l'hommage de Charles VIII, et donna la Bretagne à la France.

De Charles VIII, qui la laissa veuve, en 1498, après sept ans d'union, elle avait eu cinq enfants, tous morts en bas-âge. De Louis XII, deux filles : Renée, qui fut duchesse de Ferrare ; Claude de France, l'aînée, qui fut reine avec François I^{er}.

La Reine Anne mourut jeune, aimée, respectée, vertueuse. Elle avait 37 ans. Louis XII, quand il perdit « sa Bretonne », comme il l'appelait, durant huit jours entiers ne put arrêter ses larmes. L'an d'après, il la suivait dans la tombe.

La poésie bretonne n'a pas laissé trace de cette gracieuse figure : les « Gwerz populaires » de M. Luzel, ce livre précieux, d'une sincérité absolue, sont muets sur elle. M. Luzel, dans ce long et poétique voyage qu'il a fait naguère à travers le pays breton, a eu le chagrin de ne trouver, nulle part, le souvenir chanté de la bonne Duchesse. Il est vrai que les Gwerz de notre pays ne semblent pas remonter beaucoup au-delà de la Ligue.

Eh bien, cet oubli des bardes bretons, qui paraît inexplicable tout d'abord, se trouve être, comme me l'a fait remarquer l'auteur des « Gwerz populaires », la caractéristique du genre ; les grands hommes et les grandes choses n'intéressaient point nos rhapsodes. Leur muse nomade ne s'éle-

vait jamais au-dessus du petit fait local : les trahisons, les assassinats, les rapt de jeunes filles, tels étaient leurs sujets. Le seul personnage qu'ils aient recueilli dans l'histoire, pour le pleurer, — oui, pour le pleurer, — fut cet atroce bandit, roué vif en place de Grève, en 1602, dont j'ai conté ailleurs la tragique aventure, Guy Eder La Fontenelle. Ils ont donc oublié la Reine Anne, comme ils avaient oublié Duguesclin.

Oubli ou injustice, cette lacune me tenait au cœur. Barde Cornouaillais passionné d'Elle, j'ai chanté la Reine Anne.

Non pas dans un poème épique : pareille injure ne lui était pas due. Car c'est une fée mignonne, cette petite Reine. Telle je l'ai chantée.

Ce poème n'est donc qu'une fiction. J'ai fermé les yeux sur l'histoire, pour ne voir que la grâce exquise de cette charmeuse qui est la première entre les Bretonnes. Hormis le combat de la « Cordelière » et de la « Régente », rien ici, de près ou de loin, n'est historique. La date de 1506, elle-même, est inexacte : Je l'ai voulue ainsi, ayant besoin de rajeunir la Reine Anne de sept années. Elle était, d'ailleurs, en Basse-Bretagne en 1505 et en 1506 ; mais l'épisode de Portzmoguer est de 1513, l'année qui a précédé la mort de la Reine Anne.

Surtout qu'en ce poème, œuvre de pure forme, on ne cherche ni allusions, ni personnalités. Tassonni, dans le « Seau enlevé », n'a pas écrit, dit-on, une ligne qui ne visât les hommes ou les villes de son temps. Pour moi, je veux n'avoir été méchant nulle part. Variant les modes et les tons, pour rompre la monotonie du voyage, notant seulement au passage, sans nulle méchanceté, l'austérité quasi-monacale

de Lesneven, j'ai parcouru les étapes de la Reine, Le Folgoët, Lesneven, Landerneau, Quimper.

Troubadour voyageant à la suite de la Reine Anne, épris d'elle comme un page, j'ai chanté pour chanter.

Et, faisant deux fois œuvre pie, en glorifiant la Reine Anne j'ai glorifié mon pays, la Cornouaille.

Janvier 1888.



I

LES MARIAGES DE LA REINE

Du temps que la Reine Anne, en haine de l'Anglais,
 Armait jusques aux dents Brest, Concarneau, Morlaix,
 Choissant pour chantier cette anse hospitalière
 Du Dourdu, d'où sortit la belle « Cordelière »,
 Elle fit, à travers l'armoricain pays,
 Un Voyage dont les Bas-Bretons ébahis
 Ont transmis jusqu'à nous le récit mémorable...
 — Mais quelle Reine aussi! quelle femme adorable!
 Quel amour de duchesse, avec ses yeux si beaux,
 Son sourire si doux, — et ses petits sabots!

Vous pensez bien que, dès ses douze ans, la mignonne
 Avait pour amoureux tous les porte-couronne :
 Princes, Infants et Rois se disputaient sa main.

Elle avait fait son choix d'un petit roi romain (*)
 Qui voulut l'épouser, de loin, par ambassade.
 La belle renvoya le substitut maussade,
 Déclarant éprouver peu d'inclination
 Pour messieurs les maris par procuration.

Entre temps, deux Anglais, de maisons inégales,
 L'un, duc de Richemond, l'autre, prince de Galles,
 Entrèrent dans la lice, en se montrant les dents :
 Ah! ce fut vite fait de ces deux prétendants!
 — Quoi, des « Saozons » (**) chez nous, vraiment? A Dieu ne plaise
 Qu'une fille de sang breton devienne Anglaise!
 Retournez dans votre île, et de Bretonne point!
 Cela vous fâche? Eh bien, mettez la lance au poing!

Maints autres prétendants, dont le coffre était vide,
 La regardaient d'un œil moins amoureux qu'avidé :
 Certain sire d'Albret s'en retourna confus,
 N'ayant même pas eu la grâce d'un refus.
 Il méritait le pied aux chausses, le compère!
 Car il était si vieux qu'il en était grand-père,
 Laid, chauve, chassieux, les traits tout bourgeonnés,
 Veuf, avec douze enfants, et soixante ans sonnés!

(*) Maximilien, roi des Romains, héritier de la couronne impériale.

(**) De tout temps, les Bretons ont appelé les Anglais des « Saozons » (Saxons); l'Angleterre « Brô Saoz » (pays de Saxe).

L'affaire en était là quand, en cette occurrence,
 Monseigneur Charles Huit, en ce temps Roi de France,
 Songea que la Bretagne était un beau duché,
 Et qu'il trouverait là, par-dessus le marché,
 Pour lui chauffer son lit, la plus belle Héritière
 Qui se pût rencontrer de par l'Europe entière...

Or, la sachant farouche, et d'un troublant abord,
 Il s'en vint sous les murs de Renne, et tout d'abord,
 Il députa vers Elle une troupe nombreuse
 De gens graves portant sa supplique amoureuse.
 Des docteurs en Sorbonne, et des bonnets carrés
 S'avancèrent, avec des airs tout effarés,
 Pour, solennellement, exposer la Requête.
 Mais, dès les premiers mots, très franche et peu coquette,
 La petite Duchesse arrêta leur discours :

« Moi, dit-elle en riant, j'aime les sermons courts.
 » Vous venez, n'est-ce pas, pour que je me marie?
 » D'accord. Mais pourquoi tant de latin, je vous prie?
 » Ne peut-on s'expliquer que dans ce jargon-là?
 » Vous demandez ma main pour le Roi? La voilà.
 » Mes beaux messieurs, je sais deux langues bien sonnantes :
 » Le breton du Léon, et le français de Nantes.
 » Mais le latin, toujours, m'a paru triste et laid.
 » Laissons leur langue aux gens d'église, s'il vous platt.
 » Quant à ma main, en bon français je vous la donne,
 » Et je donne mon cœur avec, foi de Bretonne! »

Là-dessus, nos docteurs étaient demeurés cois,
 Leurs harangues au bec, sous les regards narquois;
 Et, pendant qu'on criait des « Noël » à tue-tête,
 Ils restaient tout penauds, le nez long, l'air très bête,
 Ne trouvant pas assez de poches sous la main,
 Pour cacher leur grimoire écrit sur parchemin.
 Le soir même, introduit près de sa souveraine,
 Le Roi, transi d'amour, vint saluer la reine...

— Hélas ! plaisirs d'amour ne durent pas longtemps !
 Les deux jeunes époux s'aimaient depuis sept ans,
 Quand la Mort, de sa main cruelle qui dénoue,
 Coucha dans le linceul le vainqueur de Fornoue.

La Reine Anne reprit le chemin de l'Armor.
 Et, triste, tout entière au souvenir du mort,
 Avec son voile noir sur ses jupes traînantes,
 Elle vint, tout au fond de son château de Nantes,
 Soupirer, et bientôt, pleurer sur ses vingt-ans...
 — Las ! las ! chagrins d'amour ne durent pas longtemps !
 Si recluse que fût la Veuve en sa retraite,
 L'amour, dans son castel, retrouva la pauvrete :
 La Duchesse ne put rester sourde à sa voix.
 Et Reine elle devint, une seconde fois.
 C'est ainsi que le roi, monseigneur Louis Douze,
 Prit tout au roi défunt, son sceptre et son épouse ;
 Et, successeur heureux du bon roi Charles Huit,
 Il s'assit sur son trône et coucha dans son lit.



LA REINE ANNE EN VOYAGE

LE FOLGOËT

L'auteur s'est attardé, dans ces vers liminaires,
 Parmi des souvenirs quatre fois centenaires,
 Songeant que la Reine Anne et ses belles amours,
 Nous ont fait devenir Français, — et pour toujours.

Revenons, avec elle, au pays d'Armorique :
 Elle y faisait, alors, ce voyage historique
 Dont les « Rimodellers » (*) ont laissé des récits.

(*) En Cornouaille, « Rimodel » veut dire conte, récit ; « Rimodeller », conteur. Le séjour de la Reine Anne au Folgoët, son voyage à Morlaix, plein de détails charmants, sont connus. Morlaix, cette ville aimable et hospitalière, semble avoir eu, au xvi^e siècle, le privilège de recevoir les petites Reines : après la Reine Anne, ce fut Marie Stuart.

C'était, si vous voulez, vers l'an quinze cent-six.

Autour de ses Bretons les Anglais faisaient rage.
 La Reine Anne accourut pour relever l'outrage,
 Vaillante, impétueuse, enflammant tous les cœurs
 Avec un seul regard de ses beaux yeux vainqueurs.
 Elle vint : tout fut prêt. Ses foudres vengeresses
 Hérissèrent, partout, les murs des forteresses.
 Au Nord, comme un dragon, se dressait Saint-Malo.
 Là, son caprice avait jeté, devant le flot,
 Cette Tour « Quiquengronne », où la pierre massive
 Montre orgueilleusement sa devise expressive (*).
 De là, prenant la mer, elle avait vu Morlaix,
 Ce Lion dont les crocs sont friands de l'Anglais,
 Puis Brest, où Portzmoguer avait l'âme occupée
 De rendre l'Océan témoin d'une épopée...

* *

Or, elle allait, un jour, de Brest à Concarneau,
 Passant par Le Folgoët, Lesneven, Landerneau,
 Pour, de là, pénétrer dedans la Cornouailles,
 A travers ce pays, hérissé de broussailles,

(*) Cette tour portait ombrage à l'évêque de Saint-Malo, seigneur de la ville; il voulut en arrêter la construction. La Reine Anne ordonna de l'achever promptement et fit graver profondément, sur les flancs de la tour, en caractères d'un relief qui, après quatre siècles écoulés, subsiste encore tout entier, cette inscription qui dut être une rude leçon pour l'évêque : « Qui qu'en grogne, c'est mon Bon Plaisir. »

D'ajoncs fleuris, de bois chenus où l'œil se perd,
 Et qui, de val en val, conduit jusqu'à Quimper.
 Ici, la muse court les champs, narguant l'histoire.

* *

Au Folgoët, où la Reine avait un oratoire,
 Le cortège royal s'arrêta tout un jour.
 Dans ce village, où la Reine Anne a fait séjour,
 Son grand aïeul, le duc Jean Quatre de Bretagne
 Voulut, jusques au ciel, dresser cette montagne
 De granit, où Michel Columb a ciselé
 Les chefs-d'œuvre d'un art par lui renouvelé.
 L'église du Folgoët ! ravissante merveille !
 Le gothique y flamboie, et l'art nouveau s'éveille :
 La Renaissance, ouvrant ses ailes, va venir ;
 Et le vieux moyen âge achève de finir.
 Là, près de ce jubé, vrai poème de pierre,
 On a vu bien souvent la Reine Anne en prière.
 Et, quoique ce passé soit loin, bien loin de nous,
 Je crois voir là, toujours, la Reine Anne à genoux...

Du Folgoët, on alla, par des chemins austères,
 A Lesneven, la Ville aux six-vingts monastères.





III

LA REINE ANNE A LESNEVEN

On était en hiver. Le ciel, frigide et gris,
Poudrait de givre blanc les arbres rabougris.
Nul soleil ne perçait la nue opaque. A terre,
Des corbeaux noirs fouillaient la plaine solitaire.
Le pays, consterné, sentait peser sur lui
On ne sait quel terrible et formidable Ennui.
Les arbres nus, les champs déserts, le ciel sans borne,
Hébétés, s'abîmaient dans un silence morne.
Comme si la nature, elle-même, avait peur,
C'était plus qu'un ennui, c'était une stupeur
Des bêtes et des gens, des êtres et des choses,
Autour de la cité muette aux portes closes...

— Oh ! là, le Moyen âge était loin de finir !
Chose effrayante : au lieu d'aller vers l'avenir,

Il remontait le cours des siècles tumultueux.
 Comme un vaisseau, cherchant les longues nuits polaires,
 Il allait, s'enfonçant dans la nuit du Passé,
 Vaisseau-fantôme au sein d'un océan glacé...
 Non, non ! ce n'était point ce brillant moyen âge,
 Où l'on vivait d'amour, de vin et de carnage,
 Ce moyen âge fait de crimes et d'exploits,
 Où les Jean de Monfort et les Charles de Blois,
 S'ils ont ensanglanté parfois la blanche hermine,
 Étaient, du moins, des preux de haute et fière mine.
 Non, c'était, je vous dis, ce moyen âge noir,
 Qui, confisquant le temps, l'a mis sous l'éteignoir,
 Créant une Ère interminable et monotone
 Qui vous contristait l'âme et dont l'esprit s'étonne,
 Ce temps maudit qui dut lasser Dieu dans le ciel,
 Le temps des Budig-Mur et des Judicaël...

Et telle était encor cette étrange contrée
 Le jour où la Reine Anne y faisait son entrée.

La Reine grelottait dans son carrosse étroit.
 Mais, à son arrivée, elle eut encor plus froid,
 Quand elle vit, de loin, les funèbres cohortes
 Des moines s'avançant, par milliers, hors des portes.
 Sur la route, aussi loin que les yeux pouvaient voir,
 On voyait une foule étrange se mouvoir,
 Une foule n'ayant rien des bruits de la foule,
 Un fourmillement noir de moines en cagoule,

De nonnes, de frocards, pieds déchaux, fronts tondus,
 Automates marchant, bras en croix, confondus,
 Sans un chant, sans un bruit, si ce n'est le murmure
 Des chapelets froissés par les robes de bure.

Quand la Reine approcha, les cloches, lentement,
 Se mirent à tinter, toutes, lugubrement.

Un moine glabre, à l'œil éteint, au front verdâtre,
 Maigre, sec, anguleux comme nos saints de plâtre,
 Archiprêtre, ou plutôt archimoine du lieu,
 S'avança vers la Reine, et lui parla de Dieu.
 Le sermon fut très beau ; mais, par cette froidure,
 La Reine Anne trouva la semonce un peu dure.
 Cependant, on lui mit un long cierge à la main.
 Et la Cour, sur ses pas, dut se mettre en chemin
 Vers la ville, jusqu'à la nef paroissiale,
 Où la Reine entendit une messe royale.

La messe avait duré trois heures tout au plus.
 Midi sonnait : c'était l'heure de l' « Angelus ».
 On respirait enfin, quand en guise de prône,
 Un Franciscain prêcha sur les devoirs du trône,
 Impitoyablement, et pitoyablement.
 La Reine Anne et sa Cour baillaient royalement,
 D'ennui, de faim surtout, l'estomac plein d'angoisse,
 Se demandant si l'on mangeait dans la paroisse...
 D'aucuns, pourtant, disaient, en grommelant beaucoup :

« Ouais ! nous serons, bientôt, à table jusqu'au cou :
 » Allez, moines, prêchez ! Allez, tondeurs d'ouailles !
 » Tout à l'heure on fera danser vos victuailles ! »

Aussi, les malheureux, délivrés à la fin,
 Se ruèrent à table, à moitié morts de faim...
 — Damnation ! c'était jour de jeûne et vigile !
 Qu'y faire ? On se soumit aux lois de l'Évangile ;
 On mangea, tristement, un potage vaseux,
 Des légumes amers, du lait, du pain, des œufs,
 Le tout bien arrosé d'une eau claire et limpide.

Si le sermon fut long, le repas fut rapide !

La Reine Anne se crut sauvée, quand vint la nuit.
 Elle allait reposer, enfin ! Mais non : l'ennui,
 L'ennui la poursuivit jusqu'au sein des ténèbres ;
 Et son sommeil fut plein de cauchemars funèbres...

Comme une tourterelle aux serres d'un vautour,
 La pauvre se vit cloîtrée à double tour.
 Tout autour de son lit, des nonnes grimaçantes,
 Avec de grands ciseaux, aux lames menaçantes,
 Couraient, couraient, riant sous ses yeux éplorés,
 Et ric ! et rac ! coupaient ses beaux cheveux dorés.
 La plus vieille, une duègne à la main masculine,
 Lui meurtrissait le corps à coups de discipline :
 Aïe ! à son sein tout blanc ! aïe ! à son bras tout rond !

Aïe ! aïe ! elle criait, se tordant sous l'affront,
 Hors d'haleine, étouffant dessous ses couvertures ;
 Et, demi-morte, après cette nuit de tortures,
 Elle fut fort surprise, au lieu d'être en couvent,
 De se trouver encore Reine comme devant.

Alors, dans un élan de pitié poltronne,
 La Reine Anne invoqua sainte Anne, sa patronne ;
 Et, pour obtenir d'elle assistance et merci,
 Elle fit la prière étrange que voici :

« Bonne Sainte-Anne, aïeule auguste et souveraine,
 » Ma patronne ici-bas, et là-haut ma marraine,
 » O Vous, que nul Breton n'a suppliée en vain,
 » Daignez faire la grâce à la petite Reine
 » De vivre et de mourir ailleurs qu'à Lesneven ! »

Une heure après ceci, la Reine Anne et sa suite,
 Comme s'ils avaient eu le diable à leur poursuite,
 Vitement, vitement, sans compliments d'adieu,
 Se remettaient en route à la grâce de Dieu...





IV

LA REINE ANNE A LANDERNEAU

Malgré les chemins tors, et de rudes traverses,
Sous un ciel ruisselant de grêlons et d'averses,
On arriva, sans trop d'encombre et de dégats,
A Landerneau, pays de la Lune-mon-gas (*).

Là, tout le monde était sur pied, depuis l'aurore.
Dames cloches chantaient leur chant le plus sonore :
« Drelin ! drelin ! » faisaient les nonnains. « Dig ! din ! don ! »
Chantait, en faux-bourdon, le grand saint Houardon.
Tous les gas du Léon étaient venus en foule
Pour voir la Reine, et, pour la voir, ouvraient la goule.

(*) « As-tu vu la Lune, mon gas ?
As-tu vu la Lune ?
Si tu ne l'as pas vue, la voilà ! »

Vieille chanson populaire.

Messeigneurs de la Roche, en costumes flambants,
 Bourgeois au feutre clair, bourgeoises à rubans,
 Paysans grelotteux, sortis de leurs tanières,
 Curés tonitruants chantant sous les bannières,
 Chanoines bedonnants, moines, bedeaux, badauds,
 Moutards, la morve au nez, se grimpant sur le dos,
 Tous étaient là, grouillant aux portes, dans la rue,
 Sur les ponts, sur les quais, faisant le pied-de-grue,
 Mouillés dessus, mouillés dessous, mouillés partout,
 Crottés comme barbets en chasse, et, malgré tout,
 Contents si le brouillard, hélas ! peu diaphane,
 Leur laissait voir le bout du nez de la Reine Anne...

Or, quand elle arriva, le ciel, las de pleuvoir,
 S'habilla tout de bleu, pour la mieux recevoir.
 Et le soleil, en veine aussi d'humeur galante,
 Mit sa veste de cour la plus mirobolante.

La Reine descendit du carrosse ducal.
 Et, tout en répondant, d'un salut amical,
 Aux Noëls de la foule autour d'elle empressée,
 Elle secouait fort sa jupe un peu froissée,
 Rajustant à ravir, de sa mignonne main,
 Sa coiffe et ses bandeaux dérangés en chemin.

Ainsi qu'il sied devant une Reine de France,
 Le Sénéchal lui fit sa triple révérence :

« Madame, excusez-moi, dit cet homme d'esprit,
 » Si je ne vous lis pas un compliment écrit
 » En latin de cuisine ou grec de réfectoire.
 » Mais nous avons cru faire œuvre plus méritoire,
 » En vous offrant, après un si rude chemin,
 » Au lieu d'un discours, long comme d'ici demain,
 » Une collation, que vous seriez très bonne
 » D'accepter, à défaut d'une thèse en Sorbonne... »

« — Ma foi, dit-elle, avec un sourire divin,
 » On est plus éloquent ici qu'à Lesneven.
 » Si c'est ainsi qu'on parle au pays de la Lune,
 » J'accepte de grand cœur, et deux fois plutôt qu'une ;
 » Car, dans ce Lesneven, n'en déplaie au bon Dieu,
 » On sermonne un peu trop, et l'on mange trop peu. »

Sur-le-champ, l'on passa dans la salle apprêtée.
 Vous raconter comment la Reine fut fêtée,
 Et ce qui fut mangé dans ce royal repas,
 Ce qui fut bu surtout, vous ne me croiriez pas...
 — Rabelais, dont la Muse aux épaisses mamelles
 Était grosse, en ce temps (*), des grasses Gargamelles,
 Monstrueuses amours des futurs Grandgousiers,
 Aurait vu, ce jour-là, de tels grands buvassiers,
 De tels savants dans l'art de manger et de boire,
 Qu'il eût fait du Léon le champ de son Histoire.

(*) En 1506 Rabelais avait vingt ans.

Or, déjà, le Banquet touchait presque à sa fin,
Navrés d'être repus, et de n'avoir plus faim,
Nos Léonards songeaient à se lever de table,
Quand, alors, au milieu d'un hurrah formidable,
On servit un dessert qui n'eut jamais d'égal,
Digne couronnement d'un merveilleux régal.
Contons, sommairement, ces choses étonnantes :

Un Nougat figurait le grand château de Nantes ;
Douze dames, du haut des murs en caramel,
Versaient à tout venant le vin et l'hydromel.

D'un Pâté monstre, au son des flûtes et violes,
S'envolaient, par milliers, oiseaux et bestioles,
Colombes, papillons de toutes les couleurs,
Dans la salle, changée en parterre de fleurs.

C'est alors que, flanqué d'une troupe grotesque,
Apparut le morceau final et gigantesque,
Un incommensurable et colossal Gâteau
Auquel la Lune aurait pu servir de plateau ;
Car il était si grand, jugez-en tout à l'heure,
Qu'il avait englouti mille livres de beurre,
Trois milliers de froment, du sucre par quintaux ;
Et, pour fournir des œufs à ce roi des Gâteaux,
Les poules du Léon, durant quatre semaines,
Avaient pondu des œufs par milliers de douzaines.
Je ne sais pas très bien dans quel four il fut cuit.
Mais il avait quarante-huit aunes de circuit ;

Et quarante-huit mitrons le portaient sur l'épaule,
Aussi chargés qu'Atlas éreinté sous le Pôle...

Je ne vous dirai pas non plus ce qui s'ensuit :
Les quais de Landerneau, durant toute la nuit,
Virent ce qui se passe après toutes les fêtes,
Des chants, des cris, des coups, des luttés, des défaites,
Des ivrognes braillards, des amants langoureux,
Des solos de ténors, des duos d'amoureux,
Des ombres, çà et là, courant l'une après l'une,
Et des lunes, partout, foirant au clair de lune...





V

LE PREMIER PAS DE LA REINE ANNE
EN CORNOUAILLE

Le lendemain, quittant la ville aux longs galas,
Le cortège royal partit devers Daoulas.

Contournant les hauteurs qui dominant la ville,
Chevaux et chars, valets et maîtres, à la file,
Sous la neige tombant, gravissaient le coteau.
Les cavaliers allaient, le nez dans leur manteau ;
Et les dames, trompant l'ennui des jours moroses,
Frileuses, bavardaient dans leurs voitures closes.

C'est ainsi qu'on parvint au célèbre Vallon
Où s'arrêtaient, alors, les confins du Léon.
Un ruisseau, traversé par une passerelle,
Coulait, tout murmurant, sous cette voûte frêle,

Très fier de voir, du sein de son lit de roseaux,
Deux illustres Pays se mirer dans ses eaux.

D'un côté, le pays du Léon. Et, de l'autre,
Le pays le plus beau de l'univers, le nôtre !
Le pays des pommiers et des fruits savoureux,
Paradis des buveurs, Eden des amoureux,
Le pays où jamais le pays n'est le même,
Le pays où l'on chante, où l'on danse, où l'on aime,
Où la femme est plus belle, et plus beaux sont les jours,
Le soleil plus doré, plus douces les amours,
Le pays dont le nom fait que le cœur tressaille,
Le pays des pays bretons, — la Cornouaille !

La Reine Anne eut, alors, un caprice enfantin :
Pour passer la rivière au babil argentin,
Elle mit pied à terre avec tout son cortège.
Et la voilà, courant gaîment parmi la neige...
Mais, par précaution, elle avait, ce jour-là,
Ses beaux petits sabots pas plus grands que cela,
Si mignons qu'à la voir passer la passerelle,
Toute rieuse, avec ses femmes derrière elle,
Des sabots de la Reine on était amoureux,
Et les cailloux, eux-mêmes, étaient tendres pour eux.

La Cornouaille, enfin, reçut sa Suzeraine.

Or, au moment précis où la petite Reine
Posa son pied divin sur le nouveau sentier,

O prodige ! le sol du pays tout entier
Sembla frémir d'amour jusque dans ses entrailles...
Et, des monts à la mer, toute la Cornouailles,
Réchauffée aux rayons d'un soleil printanier,
Se recouvrit de fleurs, comme au printemps dernier.

O Reine ! ô femme aimée ! ô blonde enchanteresse !
Elle avait fécondé le sol d'une caresse !
Plus de neige ! le pré, délivré de l'hiver,
Après son manteau blanc, reprit son manteau vert.
Humides encor, mille et mille pâquerettes,
Rougissantes, ouvraient déjà leurs gorgerettes.

Un tapis tout fleuri courait le long de l'eau.
La violette, au pied de l'orme et du bouleau,
Se mariait avec les primevères blanches.
L'aubépin s'enivrait du parfum de ses branches.
Jamais printemps plus doux, aux premiers jours d'Avril,
Ne couvrit l'arbrisseau d'un duvet plus subtil.
La feuille, comme aux jours qui suivent la froidure,
Hésitait à montrer sa timide verdure.
Ce n'était pas encor l'épanouissement
En plein soleil, c'était comme un bruissement
Dans toute la Nature, inquiète et ravie
De renaitre, si tôt, à l'amour, à la vie.
Les tendres noisetiers, les hêtres, les pommiers,
Les ormes, où viendront roucouler les ramiers,
Sentaient sourdre et grandir leur feuille à peine verte.

Celle du chêne, brune, et non encore ouverte,
 Se repliait, tirant, en un pénible effort,
 D'une sève plus lente, un feuillage plus fort.
 Partout, des prés, des champs, des buissons et des haies,
 Des taillis frissonnants, des hautaines futaies,
 Montait une buée albeuse dans l'azur,
 Comme un hommage au ciel adorablement pur.

Peu à peu, l'air s'emplit de frémissements d'ailes.
 De là-bas, tout au loin, un long vol d'hirondelles
 Venait, pour saluer la Reine du printemps.

Alors, tous les oiseaux, trop longtemps hésitants,
 Etirant, au soleil, leurs ailes engourdies,
 S'essayèrent, d'abord, aux notes moins hardies,
 Préludant ~~au~~ concert par des trilles discrets.

Puis, bientôt, éclata, des buissons aux forêts,
 Dans un crescendo fait d'harmonie ineffable,
 L'hymne, chanté toujours, et toujours immuable,
 L'hymne des champs, des bois, des êtres, des oiseaux,
 Mêlant les voix de l'air au murmure des eaux,
 L'hymne où la mer lointaine, avec sa voix profonde,
 Prête son souffle épique à l'orchestre du monde,
 L'hymne où toutes les voix, s'unissant à la fois,
 Pour le concert final, ne font plus qu'une Voix
 Qui s'élève idéale, auguste et solennelle,
 Vers l'Infini, vers Dieu, vers la Source éternelle...

Devant cette Genèse, éclore en un instant,
 La Reine Anne, debout, le sein tout palpitant,
 Se tenait, rougissante, et la paupière humide,
 Dans un recueillement grave, presque timide.

— Ainsi, debout au seuil de l'Eden enchanteur,
 Ève, sans doute avant que l'Esprit tentateur
 N'eût entr'ouvert son âme à des voluptés vaines,
 Dut sentir le frisson printanier dans ses veines...
 Ivre, prêtant l'oreille au doux concert d'amour,
 Elle frémit d'avance, et, dès le premier jour,
 Dans l'hymne universel, chanté par la nature,
 Elle avait pressenti sa disgrâce future... —

Quand la Reine sortit de son ravissement,
 Comme elle retournait la tête doucement
 Pour saluer, de loin, la terre Léonaise,
 Elle vit, — oh ! non plus l'Eden de la Genèse, —
 Mais, sous l'horizon noir, le Léon, triste et seu',
 Tout recouvert de neige ainsi que d'un linceul...





VI

ENTRÉE NOCTURNE A QUIMPER

Le soir de ce beau jour, par une nuit sereine,
Le magnifique et long cortège de la Reine,
Achevant, à minuit, son voyage lointain,
S'arrêta sous les murs de Quimper-Corentin.
Un héraut s'avança vers la porte Tourbie,
Et sonna, haut et ferme, à la garde ébaubie.
L'homme du guet dormait. S'éveillant en sursaut :
« Qui va là ? » cria-t-il. — « Ouvrez ! » dit le héraut.
» Qui va là ? » dit encor l'homme à la pertuisane.
Le héraut répondit : « Ouvrez à la Reine Anne ! »
— La Reine Anne ?... En avant, trompettes et tambours !
Réveillez la cité ! réveillez les faubourgs !

La Reine ?... Ah ! par exemple, on ne l'attendait guères !
Aussi, depuis le Steir jusqu'au bout des Reguaires,

Depuis le Pichéry jusqu'au rempart caduc
 Qui, de nos jours encor, longe la Terre-au-Duc,
 Tout le monde dormait dessus les deux oreilles...
 Et venir vous surprendre à des heures pareilles!
 — Allons, debout! tambours, battez! trompes, sonnez!
 Canons, tonnez! Sonnez, cloches, carillonnez!
 Hors du lit, messeigneurs! Hors du lit, belles dames!
 A vos armes, les preux! A vos atours, les femmes!
 Et vite à la Tourbie! On se morfond là-bas!
 La Reine attend! Morbleu, les Rois n'attendent pas!

Ah! si vous aviez vu Quimper, la bonne ville,
 Mettre sur pied sa gent militaire et civile,
 S'agiter, s'assembler, courir de toutes parts,
 Grimper le Pichéry, tout le long des remparts;
 Mille cris, mille gens graves perdant la tête;
 Les femmes, dans la rue, achevant leur toilette;
 Coiffes, capels, béguins, mêlés aux morions;
 Soudards courant, manants échangeant horions;
 Les juges, les marchands, les métiers, le chapitre,
 Tout le monde, jusqu'à l'Évêque avec sa mitre!

Mais, le plus beau, c'était monsieur le Gouverneur.
 Pour arriver premier s'étant piqué d'honneur,
 Il avait revêtu ses armes, Dieu sait comme,
 Dare dare, en un tour de main; et le gros homme,
 Traînant sa graisse, allait, se hâtait lentement,
 Et suait sang et eau, sous son harnachement.

C'est ainsi que, jouant des coudes, hors d'haleine,
 Bousculant les plats gueux dont la rue était pleine,
 Il arriva dernier au rendez-vous royal,
 Après l'Évêque, après ceux du Présidial.

La Reine commençait à perdre patience.
 Non qu'elle eût grande hâte, en bonne conscience,
 De voir de près ce sac à vin au nez vermeil;
 Mais, comme ses beaux yeux se fermaient de sommeil,
 Pour demander un lit, elle attendait son hôte.
 Le gros homme arriva, tout confus d'être en faute.
 Rouge, la tête basse, il plia le genou
 Devant la Reine. Alors, alors un rire fou
 S'empara de la Reine, et courut à la ronde,
 Quand, au soudain éclat des torches, tout le monde
 Vit le gros gouverneur, suant, soufflant, sifflant,
 Armé de pied en cap, épée et dague au flanc,
 Jambières au mollet, et haubert à sa taille...
 Mais le benêt, au lieu de casque de bataille,
 Était resté coiffé de son bonnet de nuit!

— « Bon! voilà le signal de s'aller mettre au lit! »
 Dit la Reine. « Monsieur nous prêche là d'exemple.
 » Or, nous ferons, demain, connaissance plus ample.
 » Messeigneurs, bonne nuit! Plaise à Saint-Corentin
 » Qu'on sonne l'Angelus, très tard, demain matin! »

Et de fait, imitant sa Visiteuse auguste,
 Quimper se replongea dans le sommeil du juste,
 Si bien, de si bon cœur, qu'à l'heure où l'aube luit,
 Tout dormait, — excepté l'Homme au bonnet de nuit...



VII

LA REVANCHE DU GOUVERNEUR

Eh bien, ce gros ventru de Gouverneur, en somme,
 Était, pour son époque, un très excellent homme.
 Ivrogne, évidemment, j'en conviens. — Mais, mon Dieu
 Quand on est Bas-Breton, qui ne l'est pas un peu?
 Par dessus tout, c'était un rude homme de guerre,
 Un de ces vieux soudards, comme ils étaient naguère,
 Grand mangeur, grand buveur, rageur et bataillard,
 Très dévôt à la Vierge, aux saints, et très paillard.
 A la guerre, il avait une façon très riche
 De vous pourfendre un homme en deux comme une miche.
 Il allait, chevauchant sur son grand cheval lourd,
 Ecrasant les Saozons, et frappant pis qu'un sourd;
 Et, quand il en avait occis trente ou quarante,
 Plagiant Beaumanoir, lors du combat des Trente,

Il s'épongeait le front, sans s'émouvoir beaucoup,
Et disait : « Tête et sang ! Je boirais bien un coup ! »

La Reine s'amusait de ce Croquemitaine.
Or, dès le premier jour, en galant capitaine,
Il invita la Reine et sa Cour à s'asseoir
Autour d'un grand banquet qui dura jusqu'au soir.

Comme le jour baissait, la Reine Anne, un peu lasse,
Sous son dais de drap d'or, se leva de sa place :

« Messire Gouverneur, dit-elle, grand merci.
» C'est, vraiment, un banquet royal que celui-ci.
» J'avais ouï parler du pays de Cocagne :
» Ma foi, je l'ai trouvé dans la Basse-Bretagne.
» Je vois, mes beaux messieurs, que vos moindres repas
» Sont des festins dont ceux du Roi n'approchent pas.
» Mais Nous ne sommes point venue en Cornouailles,
» Pour chercher gais festins, bons vins et victuailles...
» Non, messeigneurs, ce sont des soldats qu'il nous faut.
» Est-ce que, parmi vous, les hommes font défaut ?
» Où donc se cachent-ils ? où sont vos gentilshommes ?
» Monsieur de Portzmoguer demande dix mille hommes,
» Dix mille bons bretons pour monter ses vaisseaux,
» Et chasser les Sazons de nos bretonnes eaux.
» Il m'a suffi, pour être obéie et servie,
» De crier aux Bretons : « A ma vie ! à ma vie ! »
» Rennes, Nantes, Dinan, Saint-Malo m'ont donné

» Tous leurs fils, tout leur sang, dès que l'heure a sonné.
» Un baron de Tréguier, la semaine dernière,
» Avec ses douze fils s'armait sous ma bannière.
» Brest et mes bons amis, les Bourgeois de Morlaix,
» Vont jeter une flotte au-devant de l'Anglais...
» Vous voyez : tout est prêt pour la grande bataille.
» Et vous, que faites-vous, Messieurs de Cornouaille ?
» Je vous attends... »

Alors, se levant à son tour,
Le Gouverneur, devant la Reine Anne et sa Cour,
Redressa, fièrement, son front devenu grave.
Puis, d'un geste, montrant la ville, le vieux Brave
S'écria : « Le soleil n'est pas encor couché !
» Depuis sonné minuit, mes courriers ont marché !
» Ils ont marché si bien qu'au moment où nous sommes,
» Les portes vont s'ouvrir pour recevoir nos hommes.
» Oui, gracieuse Reine, avant que le soleil
» Soit descendu, là-bas, à l'horizon vermeil,
» Tout Quimper frémira dans ses vieilles murailles...
» Car je l'entends : il vient, le Ban de Cornouailles ! »

Or, de quatre côtés, et par quatre chemins,
Dévalaient vers Quimper quatre torrents humains.
Les faubourgs s'emplissaient déjà d'un long murmure.
Puis, le bruit des chevaux, galopant sous l'armure,
Se rapprocha : ce fut comme un grand roulement
De tonnerre à travers la ville en mouvement.

Mille et mille chevaux, et mille autres encore,
 Battaient le dur pavé de leur sabot sonore.
 La Cité, trop étroite, éclatait en rumeurs.
 Partout, le bruit. Partout, dominant les clameurs,
 Les appels des tambours et des trompettes grêles...

Le soleil se couchait, empourprant les tourelles,
 Les hauts pignons, les toits aux girouettes d'or.
 Et le vieux mont Frugy, complétant le décor,
 Comme un lion couché, gardant sa bonne ville,
 Allongeait son dos fauve au bord de l'eau tranquille...



VIII

OU SONT DISTANCÉS LES DOUZE FILS
 DU BARON DE TRÉGUIER

Cependant, la Reine Anne, avec le Gouverneur
 Et ses gens, descendit jusqu'à la cour d'honneur.
 Cent valets se tenaient, debout, portant des torches,
 Eclairant les couloirs, les escaliers, les porches.

Les portes du castel s'ouvrirent. Et, sitôt,
 Trente beaux cavaliers entrèrent au château,
 Conduits par un vieillard, très vieux, de taille haute.

Le vieillard salua le gouverneur, son hôte :
 « Nous sommes les premiers, dit-il, honneur à nous! »
 Puis, sans doute trop vieux pour plier les genoux,
 Il s'inclina, très bas, devant sa souveraine.

Il lui dit simplement : « Très-gracieuse Reine,
 » J'arrive le premier, quoique étant le plus vieux.
 » D'autres viendront, après, qui vous offriront mieux.
 » Voici ma Compagnie : elle est désormais vôtre. »

La Reine parcourut les rangs, l'un après l'autre.
 « — Vous êtes donc, dit-elle, un bien puissant seigneur,
 » Pour m'offrir une armée à vous seul? — Non, d'honneur!
 » Je suis pauvre, et très pauvre, hélas! dit le vieil homme.
 » Mais, foi de Trègon-mab (*)! c'est ainsi qu'on me nomme,
 » Cette armée est à moi : car c'est moi qui la fis.
 » Je suis riche en enfants : voilà mes trente fils!
 » Prenez-les : ils feront pour la Fille, j'espère,
 » Ce que j'ai fait, jadis, pour votre illustre Père.
 » C'est de tout cœur qu'ils sont tout à vous : prenez-les,
 » Ils aiment la reine Anne, et haïssent l'Anglais.
 » La haine de l'Anglais est, chez nous, si profonde,
 » Qu'on le hait même avant que de venir au monde,
 » Si bien que quand il naît un fils dans ma maison,
 » Le gas crie en naissant : « Torreben dar Saozon (**)! »
 » Moi, je suis vieux, trop vieux ; la force m'abandonne.
 » Je n'ai plus qu'eux : ils sont trente. Je vous les donne.

(*) Trègon-mab, trente fils, en langue bretonne. La légende des Trègonmab, très peu connue, d'ailleurs, place leur manoir auprès d'Ergué-Armel, non loin de Quimper. Cette légende n'a aucun rapport avec la suite de ce poème, dont l'auteur revendique la paternité tout entière.

(**) « Torr-e-benn dar Saozon! » Casse la tête aux Anglais! — Torr-e-benn! était le cri de guerre des anciens Celtes.

» — J'accepte de grand cœur, et trente fois merci!
 « Dit la Reine. Quel beau pays que celui-ci!
 » Quelle nature d'or! quelle terre féconde!
 » Ah! mon Duché, vraiment, est le plus beau du monde!
 » A nous deux, nous allons l'embellir, monseigneur:
 » J'ai là, derrière moi, trente Filles d'honneur
 » Qui feront à vos Fils trente belles familles.
 » Acceptez-les pour brus : ce sont un peu mes filles.
 » Miggonnes, approchez... Messire, les voici. »
 » — J'accepte de grand cœur, et trente fois merci!
 » Dit le vieux sire. A quand la noce?...

» — En temps de guerre,
 Reprit la Reine, « il sied qu'on ne s'attarde guère.
 » Eh bien donc, s'il vous plaît, ce sera dans trois jours. »
 » — Soit! dit le Gouverneur. Qu'on boive à leurs amours! »

Lors, on cria : « Noël aux trente Damoiselles! »
 Noël! Et le Noël d'amour, ouvrant ses ailes,
 S'en alla par la ville, et vite en fit le tour,
 Et l'on but, en chantant le doux Noël d'amour.





IX

LA NOCE

Quelle noce ! Ah ! ce fut une bien belle noce !

Monseigneur de Rohan, qui, lors, tenait la crosse,
N'avait jamais béni trente couples encor,
Quand, ce jour-là, sa dextre, où brillait l'anneau d'or,
S'abaissa, trente fois, sur les trente Épousées.

L'encens montait gaîment aux voûtes pavoisées.
L'orgue ronflait, mêlant aux chants sa grosse voix.
Et, là-haut, dans les tours, s'ébranlant à la fois,
Les cloches de l'illustre et jeune Cathédrale
Jetaient dans l'air ému leur note magistrale.

Les Trente Trègonmab, magnifiques époux,
Echangèrent l'anneau nuptial à genoux.

La Reine Anne était là, parée et ravissante,
Éblouissante dans sa robe éblouissante.

Près d'elle, se tenaient, droites dans leurs atours,
Les Dames des maisons nobles des alentours.
Marquises de haut rang, et petites baronnes,
Étalaient leurs blasons, surmontés de couronnes :
Guengat, Névet, le Juch, Penmarch, l'enfeunteunio,
Le Granec, Rosmadec, Pratanraz, Bodinio...
Quant aux toilettes, las ! pour en dresser la liste,
Il faudrait un Brantôme, ou quelque vieux styliste :
Notre langue n'a plus de mots assez choisis :
Satins roses, satins ciel, satins cramoisis,
Satins fleur-de-pêcher, satins jaune-reinette,
Noirs fourrés d'agneau noir, gris fourrés de genette ;
Draps de Venise, draps de Damas, draps Gantois,
Avec de l'or dessus, large comme deux doigts ;
Et puis, tous les velours de riche et haute mine,
Velours gris de Rohan, velours fourrés d'hermine,
Fourrés de loup-cervier, fourrés de léopard...
Non, messeigneurs, jamais on ne vit, nulle part,
Minois plus frais, atours plus beaux, femmes plus belles,
Trop belles pour messieurs leurs maris qui, près d'elles,
Bardés de fer, balourds, jaloux, et furieux,
Retroussaient leur moustache, en roulant de gros yeux.

Arrivons au Festin : il dura trois journées.
Les tables se dressaient, splendidement ornées,

Tout le long de l'Odet, depuis le Pont-Firmin
Jusqu'à Loc-Maria, l'antique burg romain.
Douze mille invités y bâfrèrent à l'aise.
Ce fut superbe ! et grand ! et bon ! A Dieu ne plaise
Que je conte, en détail, cet illustre menu.
— C'est un petit tailleur, à l'esprit biscornu,
Qui m'en fit part, jadis, dans une Rimodelle.
Il avait pour marraine une fée. Et c'est d'elle
Qu'il avait su le Gwerz des Trente Trègonmab.
— La reine Anne y rappelle un peu la reine Mab. —

Le premier jour, d'après sa rimodelle étrange,
On mangea le meilleur de tout ce qui se mange.

Eh bien, le second jour, ce fut meilleur encor !
Ah ! sachez qu'à Quimper, où fleurit l'Age d'or,
Les cuisinières sont des femmes de génie !

Or, le troisième jour, — honni soit qui le nie ! —
J'affirme, sur la foi de mon petit tailleur,
Qu'on mangea du meilleur, meilleur que le meilleur !

Mais, diantre ! ce jour-là, nos Bretons et Bretonnes,
Avaient entonné tant de tonnes et de tonnes,
Si bien biberonné, les sacrés biberons,
Que, dans toute la ville, et dans les environs,
Il ne restait plus rien à tarlipper ni boire...
Et ce Fléau, bien plus noir que la Peste noire,

Ce Fléau des Fléaux, dont le nom fait horreur,
 La Soif dans la cité répandit la terreur.
 Ce fut pitié de voir les gâités disparues,
 Et tous ces gens traînant leur grand soif par les rues,
 Mourant de soif, criant la soif sur tous les tons,
 Comme marmots criant après leurs doux tetons...
 Que de langues dehors ! que de faces piteuses !
 Oui, la Peste et la Faim sont moins calamiteuses !

C'en était fait... quand vint, du côté de Fouénant,
 Un bon nuage obèse, un nuage étonnant,
 Qui, sans doute, poussé par quelque main de fée,
 S'en vint crever, tout droit, sur la Ville assoiffée...
 Ladite outre épandait, non de l'eau, non du vin,
 Non du vin de Bourdel (*), mais du cidre divin,
 Si bon qu'en le chantant je craindrais d'en médire,
 Du cidre de Fouénant, enfin, c'est assez dire !
 Et tous nos festoyeurs d'ouvrir le bec en l'air,
 Epanouis, humant le cidre doux et clair
 Qui, leur tombant du ciel en limpide rosée,
 Apportait la fraîcheur à leur gorge embrasée.

Pour lors, on se remit en danse avec entrain.
 Ils n'avaient pas, alors, le père Mathurin (**),

(*) Bourdel, Bordeaux en bas-breton.

(**) Le père Mathurin, très populaire dans notre pays, est ce fameux joueur de hautbois qui s'est fait applaudir, naguère, à l'Opéra-Comique, par Louis-Philippe et la reine Amélie. Il était du pays

Le père Mathurin jouant la « Mathurine ».
 Mais ils savaient danser gavotte, et monferine,
 Et jabadao... — Qui danse encor le jabadao ?
 Cela s'en va ! Tant pis ! j'aimais son dig et dao !
 J'aimais ce complément hardi de la gavotte !
 Ah ! celle-là n'est point une danse dévote !
 Zou, zou ! les fins souliers ! — Dao ! dao ! les gros sabots !
 Zou, fillettes ! Et vous, les gas, faites les beaux ! —

C'était près du parvis, devant la Cathédrale,
 Que la Reine dansait la gavotte royale.
 Comme elle était mignonne, et qu'elle dansait bien,
 La Reine Anne ! et quel beau cavalier, que le sien !
 Messire Trègonmab dansait avec la Reine...
 Quel plaisir de la voir danser ! quelle sirène !
 Sa jupe de drap d'or se soulevait un peu,
 Montrant son pied divin, chaussé de satin bleu,
 Tout brodé d'or, avec perles et pierreries...
 Mais, mieux que brodequins, couverts de broderies,
 Mieux que pompeux atours, dont la superbité
 Faisait de la Reine Anne une divinité,
 C'était Elle, c'était sa grâce enchanteresse
 Qu'on admirait. Aussi, quels transports d'allégresse !
 Si l'on avait osé, l'on aurait embrassé
 La place où ses deux pieds mignons avaient passé !

de Quimperlé, où il est mort vers 1860. Ses compositions sont les plus belles du répertoire de nos binious nomades. Il était aveugle : comme tel, il lui est arrivé, à Paris, une aventure bien bretonne que j'ai contée dans mes *Rimes et Rimodelles*.

Or, comme elle dansait devant la cathédrale,
Elle vit, tout au fond de la Porte centrale,
Aussi triste qu'un saint dans sa niche en granit,
Un loqueteux, logé sous le portail bénit.

En ville, on l'appelait Tortic-les-jambes-tortes.
Du matin jusqu'au soir, il se tenait aux portes,
Accroupi dans son coin, le pauvre béquillard,
Quêtant l'aumône, avec un « pater » nasillard.
Tortic était si tors, son air si lamentable,
Son pater si pressant, que le moins charitable
Jetait un denier noir dans son chapeau crasseux.

Ce jour-là, mon Tortic faisait le paresseux :
Le pauvre diable avait l'âme tout absorbée.
Les yeux écarquillés, il restait, bouche bée,
Devant tout ce beau monde en fête qui dansait.
Pour la première fois de sa vie, il pensait
Que c'est triste d'avoir deux vilaines béquilles,
Pendant que tant de gens, gaîment, jouaient des quilles...
Et, navré, sous son porche, il regardait de loin.

La Reine, tout dansant, le vit là, dans son coin.
Droit, elle vint à lui, rouge, et tout échauffée.
« Que fais-tu là, Tortic ? dit la charmante fée.
« Pourquoi donc, s'il te plaît, ne dances-tu pas, toi ?
« Allons, debout, Tortic, viens danser avec moi ! »

Le Tortic ne bougea, non plus qu'un saint de pierre.
Mais une grosse larme, au bord de sa paupière,
Roula tout doucement... — « Voici bien du nouveau !
Reprit la Reine. « Au lieu de pleurer comme un veau,
« Donne ta main, Tortic, et viens danser, te dis-je ! »

Elle lui prit la main. Et sitôt, ô prodige !
Quand sa main eut touché celle du tortillard,
Ma foi ! plus de béquille ! et plus de béquillard !
Mais un Tortic, vêtu d'un habit des dimanches,
Tout satin et velours, et de l'or sur les manches !

Ce n'était plus Tortic, Tortic-le-Tortillard,
Tortic-le-Tors, c'était un jeune et beau gaillard,
Qui vous allait, de ci, de là, jouant des jambes,
Dansant et gavottant mieux que les plus ingambes !

Alors, ce fut, dans l'air, une acclamation.
Un long concert d'amour et d'admiration
S'éleva vers la Reine... Et la Reine Anne, heureuse,
Au milieu des Noël de la foule amoureuse,
Dansait encor, dansait toujours... Et, depuis lors,
Grâce à la Reine et Dieu, Tortic ne fut plus tors...





X

MONSIEUR DE PORTZMOGUER ATTEND

C'est près d'Ergué-Armel, dans leur castel antique,
Vaste manoir, moitié guerrier, moitié rustique,
Que les beaux Trègonmab nichèrent leurs amours.
Là, dans ce val charmant, durant trop peu de jours,
Ils vécurent, auprès des Filles de la Reine,
Une lune de miel radieuse et sereine.

Hélas ! plaisirs d'amour ne durent pas longtemps !
La Reine Anne laissa s'écouler le printemps.
Puis, un jour, — oh ! parfois, les Reines sont cruelles ! --
En route pour la guerre ! — Adieu, les beaux, les belles !

Portzmoguer attendait les trente bas-bretons.
Et, quand il les vit tous, robustes rejetons,

Comme trente rameaux tenant au même chêne,
 Les conviant, ensemble, à sa gloire prochaine,
 Il leur ouvrit ses bras, et les prit à son bord.

Sa Frégate était là, prête à quitter le port.



XI

LE COMBAT DE LA POINTE SAINT-MATHIEU

Hervé de Portzmoguer montait la *Cordelière*,
 Une frégate à cents canons, fine voilière,
 Toute neuve, sortant des chantiers de Morlaix,
 Qui nous coûta très cher, — mais moins cher qu'aux Anglais.

En vain, durant des mois, le vaillant capitaine
 Promena dans leurs eaux sa croisière lointaine.
 Et, déjà, l'on disait partout que Portzmoguer,
 Avec son vaisseau neuf, avait purgé la mer,
 Quand, un jour, l'amiral anglais se crut de taille
 A venir aux Bretons présenter la bataille.

L'endroit de l'Océan où le combat eut lieu,
 Est terrible : c'était en face Saint-Mathieu,
 A Penn-ar-Bed, qui veut dire Fin de la Terre.
 C'est là qu'on rencontra la flotte d'Angleterre.

Au fond, là-bas, devant Brest et son noir Goulet,
 Le Toulinguet hurlait sous la mer qui roulait.
 Un gros vent de Noroît, soufflant sa froide haleine,
 Arrivait par dessus Ouessant et Molène.
 A droite, l'horizon, comme une ligne ~~de~~ deuil,
 Montrait le Raz-de-Sein, ce formidable écueil
 Qui berce, à lui tout seul, sous les plis de son onde,
 Plus de morts qu'à la fois tous les écueils du monde.

Portzmoguer, carrément, courut droit sur l'Anglais.
 Et sitôt commença la danse des boulets,
 Danse où la *Cordelière* allait faire merveille
 Avec ses cent canons frais fondus de la veille.
 Les cent gueules d'airain, par cent sabords ouverts,
 A babord et tribord balayaient les flots verts.

Or, la bonne Frégate, avec quelque imprudence,
 Sans compter les Sazoûs était entrée en danse.
 Elle se fit un jeu de mettre au fond de l'eau
 Maint petit galion et maint méchant brûlot
 Qui voulaient, s'il vous plaît, la trouvant très mignonne,
 Caresser, de trop près, la pimpante Bretonne.
 Mais d'autres survenaient, et puis d'autres encor,
 Ayant en tête un beau Vaisseau, chamarré d'or,
 Majestueux, et haut comme une cathédrale.
 Portzmoguer reconnut la Frégate amirale.
 C'est elle qu'il cherchait, elle était sous ses yeux !
 Il se frotta les mains, avec un air joyeux.

Bientôt, les deux vaisseaux, amenant leur voile,
 S'envoyaient leur bordée à moins d'une encablure.
 Et la mer et le ciel, et la terre d'Armor
 Furent témoins d'un duel qui fut un duel à mort...

Dieu sait combien de temps les monstres combattirent...
 Mais les haines, au feu, s'attisent et s'attirent.
 Noirs de poudre, n'ayant plus rien d'êtres humains,
 Tous brûlaient de se joindre et d'en venir aux mains.
 Il fut terrifiant, le choc des deux colosses,
 Quand on vit, allongeant leurs gueules de molosses,
 La *Cordelière* et la *Régente* bord à bord.
 Alors on s'empoigna de sabord à sabord,
 Tuerie à bout portant, sauvage et meurtrière.

Portzmoguer, l'œil à tout, sur le gaillard d'arrière,
 Rayonnait. Tout d'un coup, pâle, il crispa ses poings :
 La *Cordelière* était en feu sur quatre points.
 Son beau vaisseau tout neuf se changeait en fournaise

Un hurrah retentit sur la Frégate anglaise
 Qui, triomphante alors, dégagea son avant,
 Recula, se couvrit de toile et prit le vent.

O rage ! la *Régente* était victorieuse !
 La voilà qui partait, superbe et glorieuse...
 Et le Vaisseau de la Reine Anne, tout fumant,
 Inutile, était là, qui brûlait lentement !

Allons! si la victoire aux Bretons est ravie,
L'honneur est sauf! Et Brest est tout près... C'est la vie!

La vie?... Il s'agit bien de cela! Portzmoguer
Voyait, voyait là-bas, gagnant la haute mer,
La *Régente* à ses mâts déployant l'oriflamme...
Et Portzmoguer sentait qu'elle emportait son âme!

Ah! ce ne fut pas long : « Toutes voiles dehors!
S'écria-t-il, « et droit sur les Saozons! » — Alors,
L'Anglais vit sur la mer grandir la *Cordelière*.
C'était, nous l'avons dit, une riche voilière,
Servie avec amour, par ses bons matelots.
Elle ouvrit sa voilure immense sur les flots.
Sa coque, toute en feu, qui craquait dans les flammes,
Sinistre bondissait, ensanglantant les lames...

Tragique et prompt, le choc inéluctable eut lieu.
Effroyable d'horreur, la *Cordelière* en feu
Mordit de ses grappins, les flancs de sa rivale.
Et la flamme, tordant ses nœuds dans la rafale,
S'éleva, monstrueuse, autour des deux vaisseaux,
Allumant un brasier immense sur les eaux...

O Mânes des Surcouf et des Bisson stoïques!
O soldats de la mer! ô marins héroïques!
Nul de vous n'est plus grand que le grand Portzmoguer
Qui, tranquille, attendant la mort, l'œil calme et fier,

La reçut dans un coup de foudre grandiose,
Emporté, comme un Dieu, dans une apothéose!

Trois mille hommes, hélas! périrent avec lui,
Qui, tous eussent vécu, si Portzmoguer eût fui.
Trois mille morts! — La Muse, austère, doit le dire.

Certes, plus d'une mère, alors dut te maudire,
Portzmoguer! Plus d'un cœur de femme en deuil d'amour
Dut maudire ton nom, et maudire ce jour!
Mais non! laisse pleurer les femmes et les mères!
Va! que ce ne soient point leurs larmes éphémères
Qui troublent le sommeil que tu dors sans remord,
Et tu resteras grand parmi les fils d'Armor!
Va, fils sublime, va! si quelqu'un est impie,
C'est la Guerre! C'est cette exécration Harpie
Qui met tant de martyrs sous le fer des bourreaux,
Qu'on est tenté, parfois, de haïr les héros!





XII

PÈRE EN DEUIL, AIEUL EN JOIE

Voyez les jeux du sort, et les destins contraires !

A l'heure où l'Océan prenait les trente frères,
Et roulait sur leurs corps un linceul éternel,
Leurs femmes accouchaient au Manoir paternel !
Ah ! ce deuil foudroyant, qui frappait trente épouses,
Les frappant à la fois, ne fit point de jalouses !
Toutes, le même jour, eurent le même sort ;
Et, comme si l'Amour luttait contre la Mort,
Le même jour les fit veuves, et les vit mères !

Ce jour-là, le manoir était plein de commères :
Pensez donc : il en faut pour trente en mal d'enfant !
Le vieux Sire, inquiet autant que triomphant,
Allait, questionnait femmes et sages-femmes,

Les poursuivait jusqu'aux chambres des jeunes Dames,
 Risquait un œil, prêtait l'oreille à la cloison,
 Courait partout du haut en bas de la maison.
 Les commères couraient aussi, comme des folles ;
 Et c'étaient des appels, et des flux de paroles,
 Et des gestes en l'air, et des chuchotements,
 Et des grands cris, mêlés à des vagissements...
 Et le pauvre Grand-Père avait, dans ces alarmes,
 Son vieux cœur plein de joie, et ses yeux pleins de larmes :

Grâce à Dieu ! tout alla pour le mieux, rondement,
 Crânement, sans accrocs aucuns, et promptement.
 — Ah ! c'est qu'à ce jeu-là, les petites Bretonnes
 Étaient, sont, et seront de vaillantes luronnes !

Le lendemain, le vieux Trègonmab, radieux,
 Rajeuni, s'en allait vers le bourg, tout joyeux,
 Devisant, en chemin, mille choses très douces.
 Il suivait un sentier plein de fleurs et de mousses,
 Et les petits oiseaux, cachés dans les buissons,
 Pour le mieux écouter avaient tu leurs chansons :
 « Ah ! monsieur le Recteur, disait le vieux Grand-Père,
 » Vite, ouvrez votre grand registre, mon compère !
 » C'est chez vous, s'il vous plaît, que je vais de ce pas.
 » Vous et votre bedeau, vous ne chômez pas !
 » Et toi, maître sonneur, maître Jehan l'ivrogne,
 » Tes cloches vont avoir de la belle besogne !
 » Allons ! cloches en branle ! et chantres au lutrin !

» Curé, bedeau, sonneur, mettez-vous tous en train !... »
 Et l'Aïeul bien-heureux, le cœur gai, l'âme tendre.
 Allait, contant sa joie à qui voulait l'entendre...
 Quand il vit, devant lui, venant vers le manoir,
 Une femme en grand deuil, sous un long voile noir.

C'était la Reine. — Hélas, il l'avait reconnue !

Alors, il s'avança vers elle, tête nue,
 Sentant son pas fléchir, déjà, sous la douleur ;
 Car, d'avance, il avait deviné son malheur...
 — « Mes Fils sont morts ?... » dit-il, quand ils se rejoignirent.
 Elle ne put répondre... Et leurs mains s'étreignirent.

« — La volonté de Dieu soit faite ! dit l'Aïeul.
 » Mais, en perdant mes fils, je ne reste pas seul :
 » Hier, pour adoucir à tous notre infortune,
 » Mes brus ont accouché... de deux garçons chacune !
 » Mes trente fils sont morts. Je pleure leur trépas.
 » Trente soldats de moins ! — Mais Vous n'y perdez pas :
 » Puisque, par la bonté de Dieu, toute-puissante,
 » Pour trente de perdus, Vous en trouvez soixante ! »

Année 1887.





TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	5
I. — Les mariages de la Reine	9
II. — La reine Anne en voyage. Le Folgoët.	13
III. — La reine Anne à Lesneven.	17
IV. — La reine Anne à Landerneau	23
V. — Le premier pas de la reine Anne en Cornouaille.	29
VI. — Entrée nocturne à Quimper.	35
VII. — La revanche du Gouverneur.	39
VIII. — Où sont distancés les douze fils du baron de Tréguier.	43
IX. — La noce.	47
X. — Monsieur de Portzmoguer attend	55
XI. — Le combat de la Pointe Saint-Mathieu.	57
XII. — Père en deuil, aïeul en joie	63